

CINÉMA



Sur les cendres de l'affaire Kennedy

C'est un film foisonnant, écrit Odile Tremblay à propos de *JFK*, un film fouillé, presque trop nourri et fort intéressant que nous livre le réalisateur Oliver Stone, une docu fiction plus vraisemblable que nature dans laquelle l'Oncle Sam pourra se contempler sans complaisance. *JFK* vient frapper l'Amérique endormie depuis près de trente ans sur les cendres de l'affaire Kennedy.
Page C-3

TÉLÉVISION



De Daudet à Passe-Partout

Marie Eykel n'est pas encore grande et elle refuse de vieillir. Il émane de son être, écrit Lyne Crevier, un relent d'enfance. Après avoir mis sur pied le Théâtre de la Veillée, au début des années 70 avec Gabriel Arcand, elle a abandonné la scène pour la télévision. Depuis 13 ans maintenant, elle tient le rôle titre dans *Passe-Partout*, l'émission-culte des jeunes téléphages.
Page C-5

MUSIQUE



Le nouveau John Vickers

À 35 ans, le ténor canadien Ben Heppner possède une feuille de route impressionnante. Après avoir chanté à Moscou, Vienne, Milan et Cologne, il faisait ses débuts au Metropolitan de New York dans *Idomeneo* de Mozart, qui sera retransmis en direct aujourd'hui à CBF-MF. Maurice Tourigny a rencontré celui que l'on décrit comme le nouveau John Vickers.
Page C-7

Ouvertes les portes du pays de Titom

Vigneault revient parler d'accueil aux enfants

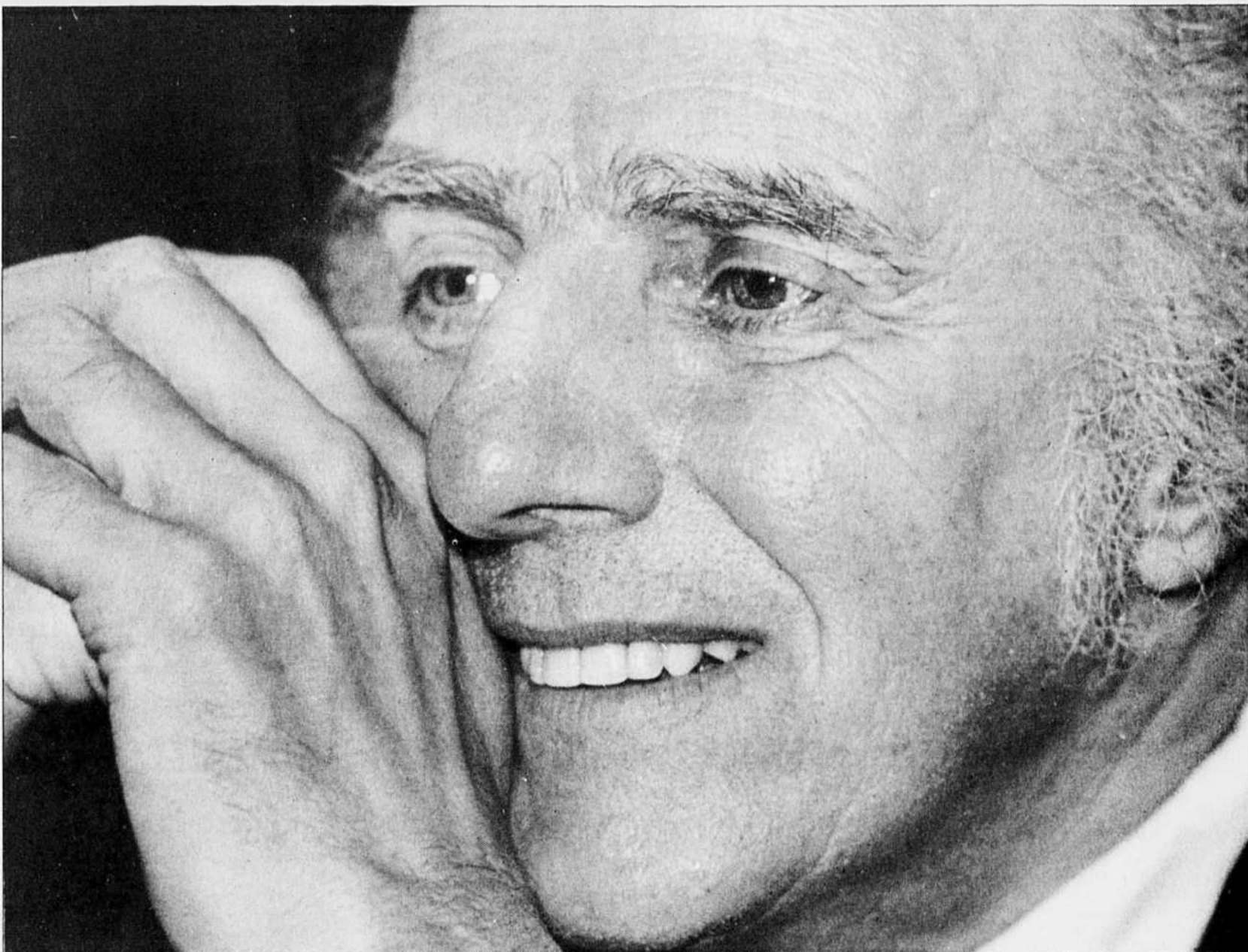
Odile Tremblay

JE NE SAIS pas si Gilles Vigneault croit sérieusement à l'astrologie, mais je sais qu'il peut deviner le signe d'une inconnue après une heure d'entretien, au débit, aux gestes, au regard, allez savoir à quoi. Le mien, tenez, c'est bélier. Est-ce écrit sur mon visage ? Sans doute. Puisque mon vis-à-vis le jette dans la conversation comme une évidence, laissant la sceptique que je suis confondue. Tout ça pour vous dire que Vigneault ne passe pas son

« On a tellement de mal à accepter l'autre. Mais l'autre sera de plus en plus nombreux à s'installer parmi nous. Ça commande une attitude d'accueil. L'humanité vit un drame avec tous ces Zacharie errant sur la planète qui se cherchent quelqu'un au cœur assez grand pour les recevoir. Alors on a voulu le dire aux enfants. »

temps à se bercer de ses propres paroles, mais qu'il observe, qu'il écoute, qu'il s'intéresse aux gens placés un moment sa route. C'est ce qui garde les poètes vivants, j'imagine. Le voici donc de retour dans nos parages. Quand sa haute silhouette un peu voûtée s'encadre à la porte du café de la Place des Arts, les gens l'arrêtent, lui suggèrent de remettre à son répertoire une chanson oubliée. Il répond à chacun, avec sa courtoisie proverbiale. Tous l'accueillent comme de la grande visite.

Car mis à part un tour de chant en 88, depuis dix ans, le barde se faisait



Gilles Vigneault

rare dans notre paysage et de nos hivers, eux qui ont gagné à son contact un peu de ses rimes, de ses images et de sa voix trop éraillée. À force de chanter les poudreries, il y en a une, violente, en forme de Non, qui l'a emporté en France où Vigneault a donné ces dernières années spectacle sur spectacle. Assommé par les résultats du référendum, on l'a vu remettre dans son sac ses T'am ti de lam pour les semer plus loin. Lui se défend pourtant d'avoir fui ses racines pour d'autres plus lointaines. « C'aurait été indelicat de claquer la porte d'une maison qui vous avait si bien ac-

cueilli durant 30 ans... » proteste-t-il.

Gilles Vigneault a tellement parlé du pays, qu'il y a comme un couac à la réception aujourd'hui. Aux accords électro-acoustiques de la fin de siècle, dans la tourmente de la grande folie constitutionnelle que lui nomme tragédie, le Québec gigue-t-il encore sur les vieux mots du chantre de Natashquan ? Le nationalisme (un mot qu'il déteste) a échappé aux poètes. Si bien qu'on se demande s'il reste encore à Vigneault un pays à nommer ? « Le sujet du pays est épuisable, note-t-il simplement. Peut-être quelqu'un pourrait prendre

la relève. Moi, j'ai dit ce que j'avais à dire ». Cela assuré, voici qu'il parle encore : « Le Québec a toujours couru un grave danger. Mais il a couru plus vite que le danger. Au fond, ça garde peut-être en santé d'avoir le danger à ses trousses », soupire le barde d'un air mi figue mi raisin. À ses yeux, les poètes auront encore leur place dans un Québec de demain, même coupé de ses chaînes. « Ils serviront à dire aux dirigeants : attention ! nous vous regardons et resterons aussi impitoyables devant vos bêtises que devant celles de ceux qui vous ont précédés. »

Il était vraiment fatigué l'autre

soir au sortir d'un sprint d'entrevues. Alors, ça mettait une sorte de voile sur ses yeux bleus. Des yeux qui vous scrutent tandis qu'il aligne ses belles grandes phrases littéraires et vous enveloppe de paraboles, la couronne plus blanche et le sourire plus doux qu'autrefois, avec une fragilité nouvelle. « Et en pleine santé », précise-t-il. Son hospitalisation de l'été dernier avait inquiété tout le monde, mais il vient de recevoir de nouveaux résultats d'examen. « Mon médecin m'a dit que j'étais comme neuf. »

Le bon vent qui l'emmène est un
Voir page C-2 : Vigneault

BERNARD GIRAUDEAU

La révélation poétique du monde intérieur

Odile Tremblay

LA BEAUTÉ est une arme à double tranchant. D'un côté, elle ouvre les portes comme un passe-partout, de l'autre, elle emprisonne ses élus dans une enveloppe étroite, restrictive. Les acteurs, surtout. Prenez Bernard Giraudeau, par exemple. Pas moyen d'avoir de tels yeux gris, ces traits sans défauts et ce beau corps souple sans se retrouver immanquablement voué à la cause des jeunes premiers. Dans *Passion d'amour* d'Ettore Scola, le visage ingrat de sa partenaire venait par contraste souligner les lignes idéales du sien. On l'a vu rigolo (*Viens chez moi, j'habite chez une copine*), séducteur (*La Boum*), sensuel (*Bilitis*), aventurier (*Rue Barbare*), esthétique et inoffensif au fil de ses 24 apparitions au grand écran. « Des beaux rôles, j'en ai eu parfois, des grands, jamais », soupire-t-il aujourd'hui. Dieu merci, le théâtre est venu lui apporter une nourriture plus substantielle. Mais encore...

On l'a deviné : un bon jour, le mec en a eu jusque là de se voir réduit à sa gueule d'éphèbe. D'autant plus qu'il avait des choses à dire, et à créer. Si bien qu'à 45 ans, Bernard Giraudeau ne se définit plus comme acteur, mais comme cinéaste. Il

« Jouer est une activité forcément narcissique, alors que diriger commande de la générosité, de la clairvoyance. Ça m'a pris du temps à faire de la mise en scène parce que j'avais peur ne pas arriver à exprimer ma vérité. Mais en disant pour la première fois « Moteur ! », j'ai su que je touchais enfin mon moi profond ».

vient d'ailleurs accompagner son film qui arrive dans nos chambres obscures nanti des lauriers de Namur, de Florence, de Barcelone. « *L'Autre* est la révélation poétique de mon monde intérieur, m'annonce-t-il. Car ma vérité se situe en dehors de la réalité, dans le symbole. » Eh oui, il existe un autre Giraudeau, plus secret, plus riche, plus fort que sa belle écorce.

En témoigne cet étrange film, un défi énorme pour un premier essai, car si Giraudeau avait réalisé en 89 le téléfilm *La face de l'ogre*, c'est la toute première fois qu'il s'attaque à une oeuvre ciné (dont il signe d'ailleurs le scénario). Or l'aventure réunissait au point de départ toutes les caractéristiques du casse-gueule. Pas vraiment d'action dans cette histoire étouffante, grave et immobile, pas de changement de décors non plus. Mais sur l'île de Chypre, à huis-clos, la rencontre de deux hommes : un jeune enterré vivant après un tremblement de terre, un vieux persuadé que « l'Autre », englouti par le séisme, a survécu sous les décombres. Il n'y aura que ça, cette respiration, ce cordon ombilical entre un vivant et un presque mort et puis l'accouchement de la terre qui livre sa proie en une sorte de hocquet. Le film évoque *La voix humaine* de Cocteau dans un registre moins désespéré. « *L'Autre* » est un « One Man Show », une pièce de théâtre à l'antique où un choeur (les secouristes) s'efface devant le personnage central que j'ai confié à Francisco Rabal, m'explique le cinéaste, qui dit avoir voulu faire un film musical et baigné de lumière.

L'Autre fut d'abord un roman de l'Égyptienne Andrée Chédid, un livre
Voir page C-2 : Giraudeau

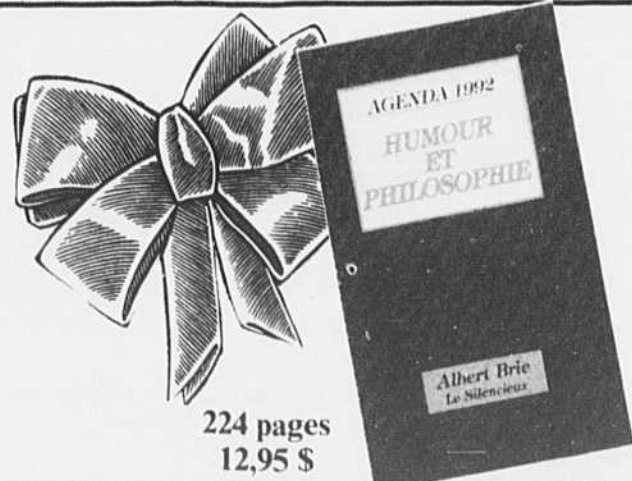


Bernard Giraudeau

PHOTO JACQUES NADEAU

AGENDA 1992
HUMOUR et PHILOSOPHIE

ALBERT BRIE
Le silencieux



224 pages
12,95 \$

Cet agenda se présente comme un compagnon du quotidien. Vous y trouverez certainement profits et agréments avec les pensées de ALBERT BRIE, Le silencieux

En vente chez votre libraire



Les éditions Héritage inc.

27, Louis-Joseph Doucet, Lanoraie (Québec) J0K 1E0
DISTRIBUTEUR EXCLUSIF

CINÉMA

Volere volare et volage

Volere volare

De Maurizio Nichetti. Avec Maurizio Nichetti, Angela Finocchiaro, Mariella Valentini, Patrizio Roveri. Scénario : M. Nichetti et Guido Manuli. Image : Mario Battistoni. Musique : Manuel de Sica. Italie, 1991. 92 min. Présenté au Rialto en v.o.s.-t. anglais, et au Cinéma Desjardins en v.f.

Alain Charbonneau

LES CARTOONS, comme les anges, n'ont pas de sexe. En général, c'est la vitesse de leurs mouvements, l'élasticité de leurs membres ou le ridicule de leurs gestes qui servent à l'expression détournée de leur libido : la femme de Roger Rabbit a beau être la plus belle pin-up du cinéma des 10 dernières années, elle reste une simple allumette, jamais une allumette. Grâce au génie de Maurizio Nichetti, les choses vont changer : son dernier film, au titre on ne peut plus volage, prend au pied de la lettre la vieille idée que l'amour transforme le monde, et croque la métamorphose d'un homme trop hilare pour être vrai en un dessin animé trop lubrique pour être faux.

Réalisateur et comédien, travaillant toujours à la croisée du film

d'auteur et de la comédie, Nichetti exploite dans ses films les inépuisables ressources de sa frime moustachue et de ses mimiques grotesques. Souvent silencieux là où d'autres parleraient, il renoue avec le comique muet des Charlot et Buster Keaton auxquels il emprunte souvent plus d'un gag. Le voleur de savonnette nous le montrait déjà dans la peau d'un réalisateur, dont le film présenté à la télé était littéralement pris d'assaut par les spots publicitaires. Cette fois, c'est en bruiteur de dessins animés qu'il nous revient.

Passé maître dans l'art de reproduire les sons grâce aux instruments les plus simples, Maurizio chasse aussi, micro en main, les bruits dans Milan comme on chasse les papillons en forêt. Dans le studio qu'il partage avec son frère, lui-même doubleur de films porno, il se transforme ensuite en homme-orchestre pour refaire les bandes-sons de vieux cartoons (ce qui nous donne droit aux plus belles séquences de gags sonores depuis Tati). Célibataire timide, il a avec les femmes la maladresse tendre d'un Woody Allen. Le succès auprès de la gent féminine tarde à venir, jusqu'au jour où, contaminé par la substance cartou-

neuse, il se mue progressivement en son propre personnage, et charmera la seule femme au monde qui puisse tomber amoureuse d'un dessin animé, Martina.

Martina, c'est la « travailleuse sociale » nouveau genre, qui offre ses services à des clients dépravés en mal de sensations fortes, nécrophiles, voyeurs ou mythomanes de tout poil : elle est la complice, fidèle et un peu blasée, de leurs perversions et de leurs phantasmes les plus singuliers. Entre sa toilette du matin, à laquelle assistent des jumeaux architectes, véritables Dupont et Dupont du voyeurisme, et le retour au bercail le soir sous la conduite acrobatique d'un chauffeur de taxi qui prend grâce à elle sa revanche sur les courses plates de la journée, Martina rêve du prince charmant, et rêve encore, et rêve toujours. Et rien ne laisse présager que « Petite Moustache » qu'elle a rencontré par hasard puisse être l'âme soeur tant cherchée, lui en qui elle voit plutôt un raté sympathique.

Jeu de l'amour et du dessin, Volere volare, qui a remporté au dernier FFM les prix du public et du meilleur réalisateur, est une comédie comme il s'en voit peu de nos jours, fourmillante de drôleries et de trouvailles. Intégrant la technique mise



Volere volare, avec Maurizio Nichetti et Angela Finocchiaro.

au point pour le film de Zemeckis, *Who framed Roger Rabbit ?*, Nichetti fait d'une pierre deux coups : il dote la comédie traditionnelle d'un personnage nouveau, inédit, et par ricochet, donne au dessin animé un sexe que ses inventeurs lui avaient toujours refusé. Une belle progéniture est dès lors promise à Maurizio et à Martina, dont les ébats à la toute fin du film célèbrent la réconciliation de l'homme et du toon, de même que celle du merveilleux et du réalisme.

L'amour n'aura jamais été aussi libre que dans cette comédie un brin satirique où le safe sex et le romantisme des années 90 sont épinglés avec bonheur.

Mais surtout, Volere volare, comme le Voleur de savonnette, est un film de cinéophile, où les références au cinéma du passé sont nombreuses sans être appuyées, et où le cinéma lui-même, dans ses aspects les plus anodins, tient une place importante. Maurizio est bien entendu

le bruiteur du film dans lequel il joue, et il est difficile, par exemple, de ne pas voir dans la conversion inopinée d'un projecteur en robot culinaire, un clin d'oeil de Nichetti sur les fins alimentaires du cinéma, certains vivant de leur pellicule au même titre — et aussi mal — que d'autres de leur plume.

Un film intelligent et rafraîchissant, où le plaisir de filmer et le plaisir de jouer sont mis au service du plaisir tout court.

Du grand cinéma

Métropolis

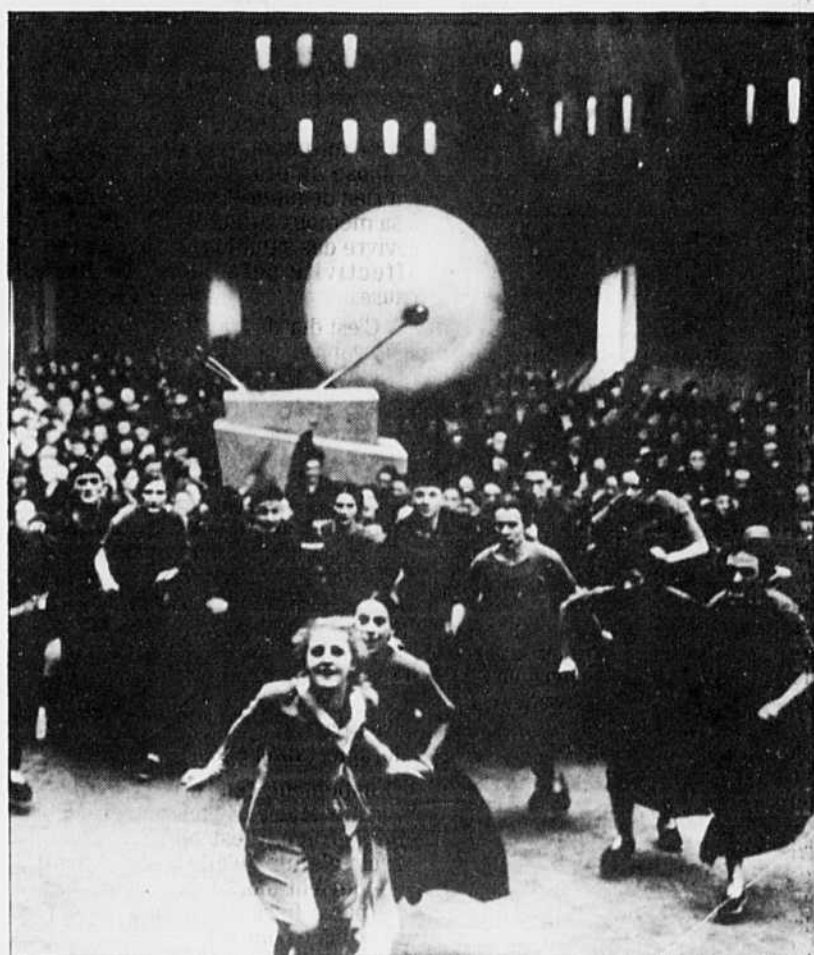
Réal : Fritz Lang. Scénario : Thea von Harbou. Avec Brigitte Helm, Alfred Abel, Gustav Fröhlich, Rudolf Klein-Rogge. Allemagne 1927. (noir et blanc). Au Cinéma Festival, du 20 décembre au 1er janvier.

Odile Tremblay

Il y a de ces classiques à qui le temps confère une patine extraordinaire. *Métropolis* de Fritz Lang est de ceux-là, film qui se déclinait dans les années folles au futur antérieur, avec une superbe ville futuriste rêvée au passé. Mais, en cette fin de siècle, celle-ci est devenue aussi incongrue et désuète (c'est là son charme) que les mondes de demain imaginés jadis par Jules Vernes. *Métropolis* reste avant tout une merveille d'esthétique des années 20. Le film a été produit à Berlin entre 1925 et 1927 en mettant en scène une armada de figurants qui hantent la ville comme des abeilles la ruche. Fritz Lang a su les diriger et les filmer avec une maîtrise extraordinaire. Son chef-d'œuvre en noir et blanc dégage une force que bien des cinéastes d'aujourd'hui pourraient lui envier.

L'histoire est celle d'une tragédie. *Métropolis* brosse un portrait sombre d'une métropole dirigée par une poignée de privilégiés qui règnent sur une foule d'esclaves. Ces derniers sont soumis à une cadence d'enfer, dans les caves surchauffées de la ville, ils huilent les rouages de la mécanique urbaine. Le film racontera leur révolte, sous la houlette d'une belle dame. Maria est un ange de douceur. Mais un savant construira un androïde diabolique à son image pour le jeter parmi la foule de travailleurs surmenés et au bord de la zizanie.

Certains décors sont inoubliables : il faut se promener avec la caméra de Lang dans les catacombes sinistres sur lesquelles la belle règne comme une prêtresse, courir avec la horde déchaînée au travers des édifices glacés, vertigineux et inhu-



Métropolis, de Fritz Lang

mans, visiter les dessous de l'utopie sous les grands cadrans et parmi les manettes au contact desquels s'épuisent les hommes. Le grand cinéaste allemand a mis en scène des choristes de chauves, des enfants affolés, des hommes et des femmes hurlant à la révolution. Sa vision de la femme, ange ou putain fait sourire. Mais l'interprétation magistrale de Brigitte Helm enchante. Ce film, qui a été créé juste avant que l'Allemagne ne fléchisse sous la botte na-

zie, est un plaidoyer pour la fraternité, l'amour et l'abolition des castes. Il dit la crainte de la deshumanisation au contact de la machine, de l'industrie qui bouffe tout et de la tyrannie de ceux qui s'installent en maîtres. Du grand cinéma !

La bande sonore est de Moroder (avec Pat Benatar, Bonnie Tyler et John Anderson) avec musique rock, effets électroniques et rythmes martelés.

FAMOUS PLAYERS CERTIFICATS CADEAUX Le cadeau idéal pour vos fêtes de Noël. BIENVENUE NOS CINÉMAS

LE LION D'OR: LA PUB RUGIT!

LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES DU MONDE CANNES 1991

LA PARISIENNE 1.30-3.30-5.30-7.35-9.35 (à partir du 25 décembre) Téléphonez au cinéma pour l'horaire

AUCUN LAISSEZ-PASSER

FAMOUS PLAYERS MATINÉES À TOUS LES JOURS, DANS TOUS NOS CINÉMAS - (sauf Cinéma du Parc)

"Le film de Maurice Pialat... fait dorénavant partie des chefs-d'œuvre du cinéma. Jacques Dutronc y livre une interprétation magistrale..." - Robert Lévesque, LE DEVOIR

"Van Gogh regorge de scènes sublimes qui nous resteront longtemps en mémoire." - Marc-André Lussier, CIBL

"Beau comme un Van Gogh" - Francine Laurendeau, LE DEVOIR

"Un film magnifique" - Nathalie Petrowski, LA BANDE DES SIX

JACQUES DUTRONC

VAN GOGH

Un film de Maurice Pialat

BERNARD LE COQ • ALEXANDRA LONDON • GÉRARD SEY • CORINNE BOURDON • ELSA ZYLBERSTEIN • LESLIE AZZOLAI

SCÉNARIO, DIALOGUES, MISE EN SCÈNE : MAURICE PIALAT

UNE COPRODUCTION BRATO FILM, LE STUDIO CANAL • LES FILMS DU LIVRADOIS FILMS AZ • EN ASSOCIATION AVEC LES SOURCES INVESTISSEMENTS 2 ET 3 • COFINAGÉ 2 ET 3 AVEC LA PARTICIPATION DU C.N.C. ET DE CELLES DES INVESTISSEURS

Canal de la Famille M **CFGL 105.7** **AUCUN LAISSEZ-PASSER**

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Pour réservations scolaires, veuillez contacter: (514) 342-9250

LA PARISIENNE 1.30-3.30-5.30-7.35-9.35 (à partir du 25 décembre) Téléphonez au cinéma pour l'horaire

"IL FAUT VOIR LES ALÉAS DU CHEF D'ORCHESTRE IDÉALISTE AUX PRISES AVEC LA RÉALITÉ SYNDICALE D'AUJOURD'HUI... BRILLANT !"

- CHARLES DUTOIT / Directeur artistique Orchestre Symphonique de Montréal

"UN FILM PLEIN D'HUMOUR QUI MÊLE DÉLICIEUSEMENT L'AMOUR DE LA MUSIQUE ET L'AMOUR TOUT COURT"

- René Homier-Roy, ACTUALITÉ

"C'EST UN DES MEILLEURS SCÉNARIOS QUE J'AI LUS C'EST L'EXEMPLE PARFAIT DE LA COMÉDIE HUMAINE AU SENS LARGE."

- Glenn Close

GLENN CLOSE NIELS ARESTRUP

Une symphonie d'émotions, de passions et de sensualité à l'état brut.

LA TENTATION DE VÉNUS

version française de MEETING VENUS

Musique de MEETING VENUS sur disques TELDEC CLASSICS INTERNATIONAL

COUPONS REFUSÉS **LE DAUPHIN** **BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE** **chloé**

MONTAGNES D'EFFU

Un divertissement pour toute la famille!

OUVERT TOUS LES JOURS DU 24 DÉCEMBRE AU 5 JANVIER

« Très spectaculaire. À voir une deuxième fois. » Francine Grimaldi, Radio-Canada

« La lave crépite, explose, comme si vous y étiez. » Odile Tremblay, Le Devoir

« J'ai enfin compris la création du monde. Impressionnant! » Jacques Houde, Radio-Canada

« Des images stupéfiantes. Une technologie qui permet de voir l'invisible et de percer l'inconnu. » Franco Nuova, CKAC

Le film le plus explosif de l'année.

IMAX

Le cinéma IMAX du Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et Saint-Laurent • Métro Place-d'Armes

• Renseignements: 496-4629. Tous les jours (sauf 23 déc.): des 10h00 (sauf mercredi)

CFMT **CFTM** **CFTM 92.5** **CHLOE**

MARIE EYKEL

De Daudet à Passe-Partout

Lyne Crevier

MARIE EYKEL n'est pas encore grande, mais enfin elle refuse de vieillir. Il émane de tout son être un relent d'enfance. Comme une fillette sage, timide même, elle attend poliment la fin des questions pour y répondre, sans y mettre trop de passion de peur de se dévoiler. Mais qui se cache donc derrière Passe-Partout ?

Une heure passée chez elle et l'on n'est guère avancé. On se met à scruter les lieux pour y trouver des indices supplémentaires permettant de la deviner mieux que les mots ne pourraient le faire.

Dans Passe-Partout, Eykel peut fanfaronner à son aise, monter de plusieurs crans sa voix frêle, rire aux éclats, s'indigner des maladroites de Passe-Montagne (Jacques L'Heureux), et plus surprenant encore, elle trouve encore l'énergie de le faire, après 13 ans de temps d'antenne.

Or, Passe-Partout est l'émission-culte des tout-petits. Certains adultes la jetteraient aux orties, d'autres la porteraient aux nues. Les premiers la détestent pour le ton gnanngan; les seconds l'aiment... pour l'même raison. Néanmoins, elle vient d'obtenir encore une fois le prix Gémmeau de la meilleure émission pour enfants, décerné par l'Académie canadienne du cinéma et de la télévision. Diffusée sur les ondes de Radio-Québec et produite conjointement avec le ministère de l'Éducation, la série est conçue par des pédagogues qui voient à ce que l'enfant ait accès à un produit sans reproche. Donc, si parfois on y aborde des sujets délicats (la séparation des parents, la violence faite aux enfants, etc.), on le fait sous un mode léger, de manière à ce que le jeune auditoire ne soit pas heurté. Les grands drames qu'il vit parfois à la maison, il n'en sera jamais question parce que ce n'est pas le but de l'entreprise. Ce que la télé laisse tomber, estime Marie Eykel, le théâtre jeune public le reprendrait en traitant d'aspects plus épineux.

En outre, Passe-Partout coûte cher à produire : 80 000 \$ la demi-heure. Les comédiens, eux, touchent présentement 40 % en droits de suite (reprises), et il est probable que la part soit abaissée à 28 % environ. Quant aux produits dérivés (affiches, cassettes audio et vidéo, etc.), ils ont généré à eux seuls plus d'un million de dollars en revenus l'an dernier.

L'affaire est tellement belle, que les trois principaux comédiens de Passe-Partout, Eykel, L'Heureux et Sylvie Gosselin (Tourmaline), décidaient, en 1990, de monter carrément sur les planches de l'Olympia. *Passe-Partout fait du théâtre* revient encore à l'affiche, à compter d'aujourd'hui jusqu'au 29 décembre, à la salle André-Mathieu de Laval.

À trois, ils ont créé un spectacle, sans prétention — avec complices, grand magicien et inspecteur Pince-Tout —, pour donner le goût du jeu dramatique aux enfants. Pour qu'une fois revenus chez eux, ils puissent être capables d'incarner des personnages de leur cru dans des costumes et des décors réalisés à partir de trois fois rien.

Quant à Marie Eykel, à quel moment a-t-elle voulu exercer le métier qui est désormais le sien ? Un grand silence gêné précède la réponse, comme si c'était la première fois qu'on lui posait pareille question. « À l'âge de 12 ans, j'ai joué *Les Lettres de mon moulin* à l'école. Le professeur avait fait des contes de Daudet une adaptation théâtrale très amusante et, tout de suite, j'ai pris goût au jeu. »

Ce qui l'amènera plus tard à s'inscrire en art dramatique au collège Sainte-Marie, elle fait partie ensuite de l'équipe de La Roulotte, puis au début des années 1970, elle met sur pied, aux côtés de Gabriel Arcand, l'actuel Théâtre de la Veillée. Beaucoup plus tard, « le théâtre a commencé à m'ennuyer mortellement. Les seuls spectacles qui me touchent maintenant sont ceux qui sont ou-

verts au monde. C'est pour cela que je cherche à voir des spectacles de Marie Laberge, de Gilles Maheu, de Robert Lepage. Des artistes qui ont une vision élargie des choses », dit-elle, en agrandissant démesurément les yeux.

Mais on sait pertinemment que dans l'esprit des gens le pouvoir de la télévision est sans limite et qu'elle peut tuer d'un coup sec une carrière d'actrice. Quand on est trop identifié à un personnage, les engagements ailleurs (au cinéma, au théâtre) peuvent mettre des siècles à venir. À preuve, Sally Field, qui a incarné si longtemps au petit écran *La soeur volante*, a bien failli ne jamais sans remettre jusqu'au jour où, en 1979 à Cannes, c'est avec la voix pleine d'émotion qu'elle acceptait le prix d'interprétation pour *Norma Rae*...

Marie Eykel, sentant venir la fin de Passe-Partout, n'a pas du tout l'intention de s'engouffrer dans une déprime post-heure-de-gloire. Elle voit maintenant de très près à sa future carrière en s'attelant, entre autres, à un stage dirigé, ici, par Warren Robertson de l'Actor's Studio de New York. En anglais donc, Marie Eykel donne la réplique à Anne Bédard dans une scène extraite de la pièce de Lillian Hellman, *The Children's Hour*. Oeuvre portée ultérieurement à l'écran (1960) qui traite notamment de l'lesbianisme, de duperie, de lâcheté, de suicide. Tout un programme donc pour Passe-Partout !

Qui plus est la « méthode » de l'Actor's Studio ne fait pas de cadeau à l'acteur. Celui-ci doit chercher « les moyens propres à donner au jeu théâtral l'authenticité de la vie ». Jouer un personnage avec naturel suppose un effort considérable qui n'a rien de naturel. Il doit faire appel à sa mémoire affective. S'entraîner à revivre des situations passées où son affectivité personnelle était en cause.

« C'est dur de travailler à partir de ses propres émotions, d'essayer de comprendre le mécanisme de l'inconscient pour arriver à rire, à pleurer, à se taire... », confie-t-elle.

Que voudrait-elle jouer après Passe-Partout ? « Tout », dit-elle. Le drame, la comédie, la tragédie, le vaudeville, n'importe quoi, soit au théâtre ou au cinéma — bientôt, elle participera notamment à un atelier dirigé par Anne-Claire Poirier.

En tant que cinéophile, Eykel nourrit une prédilection pour la comédie italienne, jalonnée de ces petites choses de la vie — burlesques, tendres, dures parfois —, qui la rend tantôt adorable, tantôt exécutable.

Finalement, connaîtra-t-on jamais la vraie Marie Eykel ? En société, elle s'efface. C'est plutôt dans son cercle d'amis qu'elle s'épanouirait. Elle devient alors moqueuse, n'hésitant pas à faire des pitières à quel-qu'un, juste pour rire.

Et si je vous disais — juste pour rire aussi — que parmi les oeuvres d'art exposées dans son salon, il se trouve une toute petite aquarelle — offerte par un ami, précise-t-elle, rougissante —, où l'on voit Tintin au lit avec la Castafiore, tandis qu'à travers la fenêtre, le regard torve du capitaine Haddock et du chien Milou est posé sur eux... « Mille millions de sabords ! ».

TÉLÉVISION

Une semaine toujours verte

Hugo Léger

AUSSI IMMuable que le chant du coq, réglée comme le passage des saisons, droite comme un chêne dans une programmation sujette aux bourrasques, enracinée dans sa case-horaire (très convoitée) du dimanche midi, *La Semaine verte* fête cette fin de semaine son 20^e anniversaire. Une longévité remarquable pour une émission qui, vaste programme, se penche sur les questions d'agriculture, de pêcheries, de forêts et d'environnement.

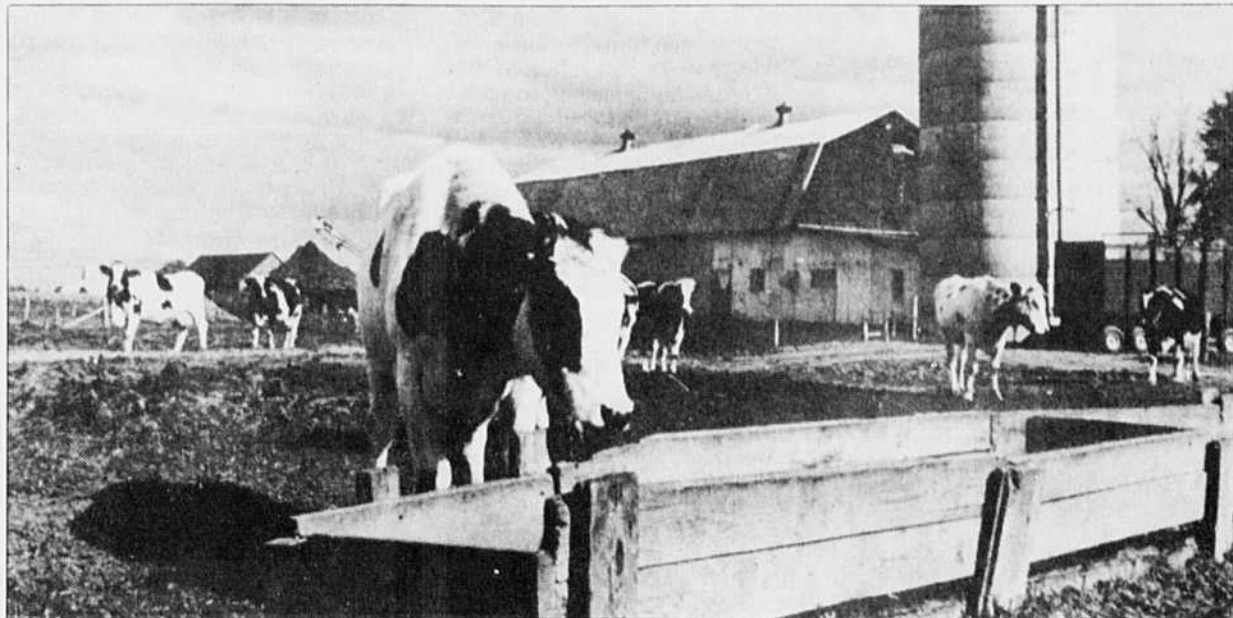
« Personne ne nous regarde par hasard. Notre public en est un d'habitues », dit Gustave Larocque, chef des émissions agricoles, un « vieux de la vieille » et ex-commentateur agronome à *La Semaine verte*. « C'est pratiquement comme la messe, c'est une obligation. Ça fait partie de leur vie. Ils savent ce qu'ils vont y trouver ».

Bon an, mal an, *La Semaine verte* rejoint en moyenne entre 300 000 et 400 000 téléspectateurs chaque semaine, principalement en-dehors des grandes villes : 60 % de l'auditoire vient de la « grande campagne », des régions non-urbanisées, fait unique pour un show de télévision. C'est la très grande fidélité de cet auditoire qui a permis à *La Semaine* de traverser les modes et les époques. Composé pour une majorité d'auditeurs de plus de 40 ans, c'est à cet auditoire qu'on s'adresse. On ne veut pas viser tout azimut, on risquerait de ne plus rejoindre personne. « On n'explique pas à toutes les semaines ce qu'est l'UPA : on s'attend à ce que notre public sache ce que c'est », dit Gustave Larocque.

C'est en 1975 que *La Semaine verte* succède à *Des travaux et des jours* (1955 à 1971), une émission qui avait un rôle de formation des agriculteurs, de transmission des nouvelles techniques agricoles. « À partir des années 60, les agriculteurs avaient déjà des services d'agronomie offerts par le gouvernement ou les compagnies, raconte Gustave Larocque. On se sentait un peu à l'étroit dans une émission didactique. Nous avons donc créé une émission d'information plus générale qui désirait aller chercher une part de l'auditoire urbain. On voulait favoriser ce dialogue entre le milieu agricole et le milieu urbain tout en gardant le monde rural, les gens des régions comme public-cible. Ça permet aux citadins de comprendre le mode de vie des agriculteurs ».

En prenant un virage écologique au cours des années 70, *La Semaine verte* s'est gagnée un nouveau public d'écologistes, d'universitaires et de gens préoccupés pas tant par la beauté de la campagne que par l'environnement. « Autrefois, on donnait le point de vue agricole, explique Gustave Larocque. Mais il a fallu se réajuster : on a été obligé de s'éloigner du discours officiel. Il faut montrer les dangers de l'usage des engrais chimiques, des pesticides sur un environnement plus global. On participe aussi de cette réflexion sur l'évolution de l'environnement, la qualité des aliments, la protection des ressources, l'agriculture durable ».

Selon M. Larocque, le clivage est



La Semaine verte fête cette fin de semaine son 20^e anniversaire.

moins profond entre le monde urbain et le monde rural. « C'est par le biais de l'écologie et de la préservation de l'environnement qu'une forme de dialogue s'est établie entre les urbains et les ruraux ».

Portrait d'un studio d'animation

« ÊTRE à l'ONF, c'est un aboutissement de carrière en début de carrière », Vincent Gauthier, jeune cinéaste d'animation, résume bien le sentiment des artisans du studio d'animation de l'ONF et le propos de *Portrait d'un studio d'animation* que présente Radio-Canada, demain, à 20 h. C'est dans ce milieu protégé, cette tour d'ivoire mondialement reconnue, ce laboratoire, « ce paradis », que depuis 25 ans, des créateurs se permettent en toute liberté des films artistiques et personnels.

À des années-lumière des déshabillantes Tortues Ninja et des « cartoons » en séries de Walt Disney, le studio d'animation de l'Office national du film a adopté dès sa création en 1966 une approche plus artisanale qu'industrielle, libre de toute contrainte commerciale. Le cinéaste Co Hoedeman (*Château de sable*, *Tchou-tchou*, etc.) parle d'un « travail de moins dans notre petit monastère ». Lieu idéal d'expérimentation, on y aborde des thèmes sociaux comme on y multiplie les techniques : gravure sur cellulose, photos découpées, dessins sur papier, gouache, images de synthèse 3-D. L'une des plus fascinantes : l'écran d'épingles, sorte de tableau noir percé de 240 000 épingles.

Aussi patiente et minutieuse qu'un cinéaste d'animation, la réalisatrice Isabelle Turcotte a rassemblé une somme impressionnante de témoignages et d'extraits de films. *Portrait d'un studio d'animation* a le mérite de sortir de l'ombre des artisans qui créent de petits bijoux dans un anonymat presque complet.

Une nuit à l'école

RESTER prisonnier à l'intérieur de son école l'avant-veille de Noël, on ne souhaiterait pas ça à son pire ennemi. C'est pourtant ce qui arrive à Sophie et Éric dans *Une nuit à l'école* (Radio-Canada, mardi, 20 h), un téléfilm réalisé par Alain

Chartrand et scénariste par Diane Caillier, qui rafraîchit l'idée qu'on se fait du conte traditionnel des Fêtes.

Parce qu'elle a oublié à l'école la carte de Noël qu'elle destinait à ses parents, Sophie y retourne en catimini en compagnie de son petit frère Éric. Le duo réussit à déjouer la vigilance de la directrice qui, une fois ses dossiers bouclés, en fait autant des portes de l'école. Les aventuriers se retrouvent coincés. Après quelques tentatives d'évasion qui se soldent par une fracture du pied, ils doivent affronter la faim, la peur et une panne qui les prive d'électricité et de chauffage. Après les disputes, ils feront l'expérience de la solidarité et de la débrouillardise, découvriront l'unité

au-delà des différences d'âge et de caractère.

Même si le scénario est un peu cousu de fil blanc, *Une nuit à l'école* propose un habile dosage de suspense et de fantastique, d'émotion et d'action. Jessica Barker et Vincent Bolduc ne font pas mentir leurs statuts d'enfants-stars : leur jeu est juste et épuré de tout cabotinage.

Détail amusant : Sophie et Éric seront rescapés par un employé d'Hydro-Québec qui, avec son échelle télescopique, viendra les cueillir à la fenêtre du troisième étage. Après l'année cauchemardesque qu'Hydro vient de connaître, toute bonne action, même fictive, était la bienvenue.

CASSE★NOISETTE

NAULT ★ TCHAIKOVSKY

Les
grands
**Ballets
Canadiens**
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

CHAQUE ANNÉE,
QUELQUE CHOSE DE MAGIQUE SE PRODUIT!

DU 18 AU 29 DÉCEMBRE 1991

Matinées : 21-22-26-28-29 (14h) • Soirées : 18-19-20-21-22-23-26-27-28-29 (19h30)
• Relâche : 24-25

Avec l'Orchestre des Grands Ballets Canadiens

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

« Deux heures de séduction et de magie. » **La Presse**
« La sensation d'une extase collective. » **Le Devoir**



Alcan est fière de commanditer cette production



le **Journal de
montreal**

Bell

BANQUE
LAURENTIENNE

ARSENAULT
TRANSPORT LTÉE

BILLETS : 39,35 \$ - 30,85 \$ - 22,35 \$ - 13,80 \$
Toutes taxes et frais de service inclus

TARIF FAMILLE* À PARTIR DE 35 \$!
* 2 adultes et 2 enfants

RABAIS DE 50%* POUR ENFANTS DE 12 ANS ET MOINS, ÉTUDIANTS ET 3^e ÂGE
* Pièce d'identité requise à l'entrée

R É S E R V A T I O N S
ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595 Place des Arts 514-842-2112

ou à tous les comptoirs ADMISSION
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service

Poumon
qui respire
Cigarette
qui expire



empreintes DIGITALES

L'électroacoustique
qui s'écoute



CHRISTIAN CALSON

Ligne de vie

3 poèmes électriques

1er des 8 compacts
pressés d'audace

Rêvez d'un Noël blanc.

CE NOËL, OFFREZ LE PHANTOM COMME CADEAU.

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

MAINTENANT JUSQU'AU
20 FÉVRIER 1992

Théâtre Maisonneuve,
Place des Arts, Montréal

(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la
Place des Arts et aux guichets
TicketMaster (situés dans certains
magasins de La Baie).

Groupes : (20 personnes minimum) ;
téléphone : (514) 874-9153 au Québec,
(416) 925-7466 en dehors du Québec

Réservez une place de choix grâce à
Avant-première de American Express.
Composez le (514) 790-0300

Version originale ! En anglais avec des
"surtitres" en français.

Cartes Canadien

La Presse

CALENDRIER SPÉCIAL POUR LES FÊTES

23 et 30 décembre à 20 h 00
26 et 28 décembre, 2 et 4 janvier
à 14 h 00 et 20 h 00

29 décembre à 15 h 00 et 20 h 00
Représentation spéciale pour la veille
du Nouvel An à 19 h 30

DE BONNES PLACES SONT
ENCORE DISPONIBLES.

— LE SERVICE DE RÉSERVATION PAR TÉLÉPHONE EST OUVERT LE SAMEDI ET LE DIMANCHE —

JAZZ

Serge Truffaut

TROMPETTISTE et arrangeur américain né le 12 novembre 1911 à Parsons dans le Kansas, Wilbur Dorsey Clayton, dit Buck Clayton, s'est éteint le 8 décembre dernier après avoir imprimé les notes de *Red Bank Boogie*, *Down For Double* et *Taps Miller* sur la couche terrestre. Il avait 80 ans et une trompette, une sonorité qui nous permettait d'échapper de l'ordinaire.

La conjonction des astres aura été si singulière, en ce 8 décembre, que notre homme aura pris la poudre d'escampette le jour au cours duquel la dernière production, ou le nouvel

album, de son héritier stylistique a atterri avec discrétion. Trop de discrétion. Il s'agit de Ruby Braff.

Né le 16 mars 1923 à Boston, Reuben Braff est de la même génération que Miles Davis et Chet Baker, Kenny Dorham et Clifford Brown. Il est de cette génération, et pourtant il a participé aux jeux de la génération qui l'a précédée. Celle de Buck Clayton. Depuis maintenant quatre décennies, Ruby Braff est un résident de ces lieux sonores ayant pour nom Chicago et Kansas-City. Il oscille donc entre le style « Hot » et le genre « Swing ». Le Ruby, le Braff, l'héritier de Buck est un avatar. Il joue plus vieux que lui et il est encore plein de vie.

Intitulé *Volume One*, sur étiquette Concord, Ruby Braff et ses compagnons ont fait, à Buck Clayton, un coup semblable à celui qu'avait fait, à Thelonious Monk, les musiciens de Sphere. À une exception, ils ont joué, ils ont enregistré des pièces que Clayton avait, à sa manière, immortalisées. L'exception porte la signature de Braff. Elle s'intitule *Sho-Time*.

Le programme choisi par Braff et ses copains comprend en effet tous ces plats sonores que Clayton, le plus souvent en compagnie de Count Basie, avait épicés. *I'm Crazy About You*, *Blue And Sentimental*, *This Can't Be Love*, *Thankful, My Shining Hour*, *Days Of Wine And Roses*, *Down In Honky Tonk Town*, *Tell Me*

More, *Theses Foolish Things Remind Me Of You*, *More Than You Know* et *Ev'ry Time We Say Goodbye* ont toutes été gravées, polies, jouées et mises en relief par Clayton.

Comme Clayton, Braff privilégie le côté joyeux qu'il y a dans tous ces morceaux. Braff est un homme d'humour et de fête. Tenez, lorsque vous écoutez les « vues » de Woody Allen, dites-vous que les musiques que vous entendez sont, souvent, très souvent, les musiques de Braff et ses amis comme elles furent celles de Clayton et Count Basie. Ce *Volume One*, c'est comme *Radio Days*. C'est très sympathique.

D'autant que Braff, pour cette session, a fait appel au pianiste avec lequel il avait enregistré, en 1956, l'un de ses trois meilleurs albums, soit Dave McKenna. Homme ayant une forte personnalité pianistique, McKenna est certainement le meilleur spécialiste du swing. De sa connaissance du répertoire musical allant du début des années 20 à la fin des années 40, on peut affirmer qu'elle est encyclopédique.

Outre McKenna, on retrouve Howard Allen qui, à la guitare, est presque aussi métronome que ne l'était Freddie Greene dans l'orchestre de Count Basie. À la contrebasse, il y a le solide Frank Tate alors qu'à la batterie se trouve Alan Dawson, le « prof » par excellence de cet instrument. Au saxophone, histoire de retrouver les échos de Coleman Hawkins, un poids-lourd avec lequel il avait enregistré en 1956, il a opté pour cet étrange phénomène qu'est Scott Hamilton.

Toutes ces jeunes gens réunies, ça nous donne une production pleine de saveur et de bonne humeur. Certes, ça fait pas la révolution sonore. Mais ça vous a un petit air de revenez-y qui est très sympathique. C'est cela cet album, c'est sympathique. C'est comme Buck Clayton.

Sonny Sharrock, c'est tout autre chose. Sharrock, c'est parfois dramatique. C'est souvent, c'est presque constamment pesant. Guitariste « extraordinaire », comme diraient les anglais, le sieur Sharrock propose, enfin, un nouvel album. Son ti-

tre ? Ask The Ages sur Axiom que distribue Island.

Pour accompagner ce guitariste très inventif, ce musicien très moderne, le producteur Bill Laswell, soit le gourou de *Materials*, a fait appel, tenez-vous bien, au jeune contre-bassiste Charnett Moffet, au fabuleux Elvin Jones à la batterie, et à Pharoah Sanders, saxophoniste mystique et architecte accompli des climats sonores.

Toutes les pièces enregistrées ont été écrites par Sharrock. Elles ont toutes été composées afin de laisser aux improvisateurs que sont les instrumentistes nommés, le soin de graver leur marque respective sur chacun des morceaux. Sans jamais tomber dans le « Free » pur et dur, Sharrock et ses compagnons parviennent à redonner à ce genre, à cette école musicale, l'éclat qui l'avait distingué à la fin des années 60.

Écouter Sharrock, c'est aller à la rencontre de l'ombre de John Coltrane. Le Coltrane de *A Love Supreme*. Fallait le faire.

ROCK

Pour en finir avec Lucien Hétu

Sylvain Cormier

LA MUSIQUE de Noël, pour ceux dont l'orgue de Lucien Hétu a menacé la santé mentale et gâché l'enfance, représente dans le meilleur des cas un mal nécessaire qui finit heureusement par passer, ou alors l'équivalent du cancrelat : au moment où l'on croyait s'en être définitivement débarrassée, la bête revient nous hanter. J'ai beau compter parmi les milliers de victimes québécoises du grand méchant Hétu, il n'a pas réussi à me dégoûter complètement du genre. De fait, à chaque année, le soir du 24, je me retire au sous-sol de la maison familiale, et je repasse mes disques de Noël préférés.

Je commence habituellement par les messages de bons vœux que les Beatles distribuèrent aux membres de leur *fan club* de 1963 à 1969. Ces *flexis* (des acetates en plastique souple) firent l'objet de nombreux piratages, d'où ma copie. Imaginez sept parrys de Noël à quatre dans les studios d'Abbey Road, correspondant à chacune des étapes de la carrière des Fabs (de bon enfant à plantant à débasé). Le message de 1967, particulièrement inspiré, contient des extraits de *Christmas Is Here Again*, une des rares chansons inédites du quatuor. Chose certaine, on ne peut prétendre connaître les Beatles sans avoir entendu *Yesterday* chanté simultanément par John, Paul, George et Ringo sur des tons différents.

Ensuite, je me tape le blues le plus salace jamais enregistré pour célébrer la Nativité, le *Santa Claus Is Back In Town* d'Elvis où le bon barbu troque ses rennes pour une grosse Cadillac noire et sa hotte pour quelque chose d'un peu plus... *hot*. Et puis, dans le désordre, je réécoute le toujours émouvant *Happy Xmas (War Is Over)* de John et Yoko, les *Run, Rudolph, Run* de Chuck Berry et de son fils putatif Keith Richards, le *Little St-Nick* des Beach Boys, le dévastateur *Santa Claus Is Comin' To Town* de Bruce Springsteen, le



très poignant *Christmas (Baby Please Come Home)* de U2 (encore disponible sur la compilation *A Very Special Christmas*), sans oublier le *Do They Know It's Christmas?* du collectif Band-Aid.

Quand j'ai l'estomac solide, je m'envoie le disque de Noël des Sultans, Aristos et autres Mersey's (*Noël en groupe*) derrière la cravate. Cul-sec. Mais invariablement, je termine mon tour d'horizon par *The Ventures' Christmas Album*, un pur joyau de rock instrumental qui soude les intros des tubes de l'époque aux classiques de Noël, dont le *riff* du *I Feel Fine* des Beatles à *Rudolph The Red-Nosed Reindeer*. Il fallait le faire.

Cette année, ô allégresse, il y aura des ajouts à mon palmarès. De quoi effacer définitivement le souvenir indigeste de toutes ces dindes farcies de Lucien Hétu.

Tuck Address

Hymns, Carols & Songs About Snow
Windham Hill (A&M)

NOEL JAZZY. Oui, c'est bien le Tuck de Tuck And Patti, l'incomparable duo-couple qui nous a ébloui au dernier Festival de jazz. Cette fois, Tuck Address a enregistré seul, en prise directe, sans la moindre retouche, des classiques saisonniers dont il se sert comme canevas pour ses incroyables démonstrations de haute voltige guitaristique. Entre vous et

moi, ce gars-là a conclu un pacte avec le diable, qui lui a donné l'esprit d'invention d'un Les Paul, la finesse d'un Chet Atkins et la dextérité d'un Joe Pass. Son *Jingle Bells* est une pure merveille. Précipitez-vous, il est encore temps.

Artistes divers

A Lump Of Coal
First Warning (BMG)

NOEL ALTERNO. Feront le bonheur des radios communautaires : une lecture arabo-psychédélique de *Little Drummer Boy* par les Hoodoo Gurus, les excellents Crash Test Dummies conférant à *The First Noel* une noblesse toute celtique, des Odds toujours aussi obnubilés par *Crowded House* (ce qui n'est pas vraiment un défaut), et quelques beaux exemples de folk-rock saturé de guitares, dont l'envoûtant *O Holy Night* de Divine Weeks et le minimaliste *Silent Night* des Primitives. Pour ceux qui rêvent d'un Noël gris.

Pierre Gagnon

Claus To You
Amadeus (Musicor)

NOEL NOUVEL ÂGE. Pierre Gagnon, un ancien de Slick And The Out-lags (le groupe rockabilly d'Yves Jacques) recyclé dans la pub et les thèmes d'émissions de télé, a développé, comme plusieurs de ses semblables, une excoissance nouvelle, histoire de créer à son propre compte. Ses atmosphères sonores ne concernent Noël que par la bande, mais l'hiver en plein. Duveté comme une nouvelle neige. Idéal pour l'après-ski de bon goût, en regardant les flammes danser dans le foyer.

Je vous ai évidemment fait grâce des nouveaux albums qui cherchent précisément à prendre la relève de Lucien Hétu : *Zamir Christmas At Notre Dame Basilica*, *Keeping A Canadian Christmas* et les *Chansons à boire* de Ti-Père... Et je réserve l'incontournable *A Christmas Gift For You From Phil Spector* pour la semaine prochaine, alors que je consacrerai la chronique au coffret *Phil Spector : Back To Mono (1958-1969)*, qui retrace la carrière de ce producteur à la fois génial et fou furieux, incluant son illustre album de Noël.

BISTRO
LE PLUS MOCHE
CHEZ MILOUD
Meilleur couscous
de la galaxie
289-8605

I MUSICI
DE MONTRÉAL

JOËL
musique
SCOTT

Présente:
LES CONCERTS DE NOËL

Directeur artistique
YULI TUROVSKY

SOLISTES:
Mitchell Zeidwig, pianiste-humoriste
Karen Gomyo, violoniste (9 ans)
lauréate de la bourse Scott
Rémi Pelletier, violoniste (27 Déc.)
Jimmy Brière, pianiste (28 Déc.)

L. MOZART, *Symphonie des Jouets*
H. WIENIAWSKI, *Concerto no 2, opus 22*

27 DÉCEMBRE, 19:30, 28 DÉCEMBRE 15:00 ET 19:30

SALLE POLLACK

555, Rue Sherbrooke ouest (Métro McGill)

Billets: 18\$/10\$ (TPS incl.)

Billetterie Articulée: 524-4526

Radio
Québec

Le Flambard

Cuisine française

Une bonne table... De bons prix...

Midi ou soir

5064, rue Papineau

Pour réservations : 596-1280

Le grand Réveillon avec Strauss

La Chauve-Souris de Johann Strauss

Le grand régal des Fêtes!
Un festin pour les yeux!
Une carte prestigieuse!

MARIE-DANIELLE PARENT
YOLANDE PARENT
FRANCE DUVAL
CHARLES PRÉVOST
HUGUES ST-GELAIS
JEAN-FRANÇOIS LAPOINTE
BRUNO LAPLANTE
BERNARD MENÉY
FRANÇOIS DUPUIS
GISÈLE CRÉPEAU

METTEUR EN SCÈNE

ERIK KRÜGER

CHORÉGRAPHE

DULCINÉE LANGFELDER

DÉCORS ET COSTUMES

MICHEL ROBIDAS

ÉCLAIRAGES

CLAUDE ACCOLAS

CHEF D'ORCHESTRE

JEAN-MARC COCHEREAU

AVEC LA PARTICIPATION

SPÉCIALE DE:

ANDRÉ GAGNON *pianiste*

ANDRÉ PROULX *violoniste*

GUILLAUME LEMAY-THIVIERGE

danse acrobatique

ÉTIENNE VENDETTE *magicien*

Les 20, 21, 27, 28 et 31 décembre
et les 3 et 4 janvier à 20 h.

Les 22 et 29 décembre à 14 h.

THÉÂTRE ST-DENIS

Billets: 33\$, 39\$ et 45\$

Réservations: 790-1111

Tarifs de groupes disponibles: 527-3644

théâtre
Musical

du Québec

DIRECTION ARTISTIQUE BRUNO LAPLANTE

Offrez une soirée de valses
en deux temps,
trois mouvements.

ARTS VISUELS

Laurence Cardinal

Galerie Riverin-Arlogos
197, chemin du Lac d'argent, Eastman
Jusqu'au 15 janvier 1992

Sylvie Bouchard

Galerie Chantal Boulanger
372, rue Ste-Catherine ouest
Jusqu'au 12 janvier 1992

Ed Zelenak

Galerie Brenda Wallace
372, rue Ste-Catherine ouest
Jusqu'au 11 janvier 1992

Jean Dumont

J'AVOUE qu'en piquant vers les Cantons de l'Est pour aller à Eastman voir l'exposition de Laurence Cardinal à la Galerie Riverin-Arlogos, je me demandais comment cette jeune artiste allait avoir réagi au franc succès remporté par « Raptus » sa précédente manifestation à la Galerie Frédéric Palardy, au début de cette année.

Allait-elle exploiter, pour un temps encore, cette satisfaction et capitaliser sur ce qui avait plu ? Risquait-elle, au contraire, d'avoir peur de se mesurer à l'aune de ce succès, au point d'en voir émasculée la production à venir ? Vaine inquiétude. J'aurais dû lire plus attentivement l'en-voi signé d'elle qui ouvrait le catalogue de « Raptus » et se terminait sur ces mots : « Pousser sans s'imposer d'arrêt/Se satisfaire au contact/Éviter l'emprise ». Son exposition actuelle honore en tous points le dynamisme de ce programme personnel.

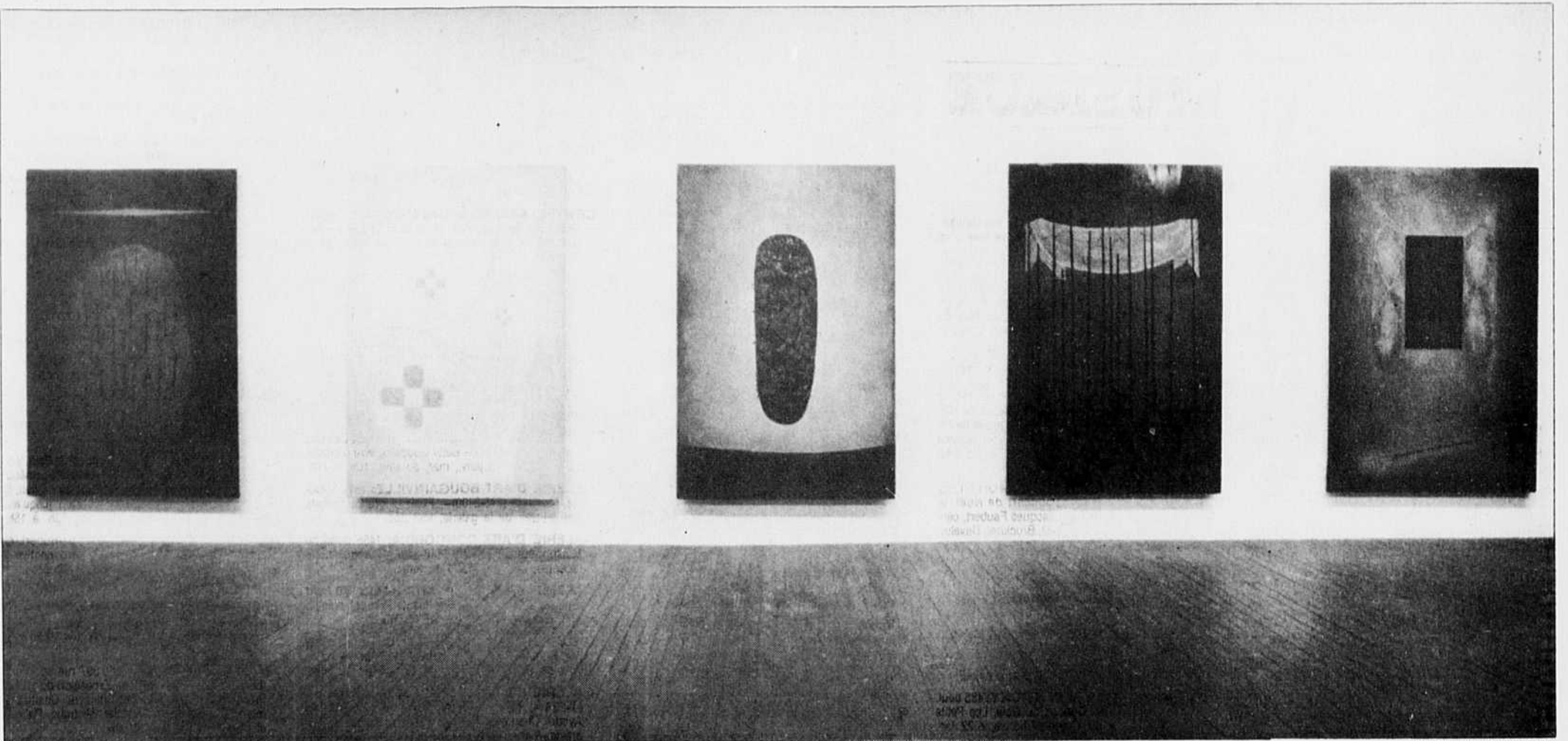
L'interprétation de la peinture, et plus encore l'interprétation de la pensée qu'elle met au monde, n'a jamais été mon fort. Les seules réalités dont je me sens en droit de parler sont celles qui naissent, au cœur ou aux marges des œuvres, de mon désir de les accompagner pour un temps, d'y planter une pousse hétérogène d'où naîtra le métissage, ou d'y tracer les sentiers nouveaux d'autres découvertes nomades.

Dans « Raptus », j'ai erré longtemps à la frontière du monde parallèle dont parlait Laurence Cardinal, essayant de comprendre ce qu'il pouvait représenter pour moi. La notion d'autres possibles, l'existence d'autres dépôts et arrangements de sens dont les strates avoueraient des géologies inconnues, ne sont pas accueillies avec facilité par notre présent de certitudes, mais elles font lentement leur chemin dans le domaine des idées. Il faut avouer que, pour l'instant, elle peuvent aussi bien constituer une ouverture salutaire, qu'un prétexte pour se détacher de la réalité incompréhensible du monde.

En parcourant « Raz d'eau », son exposition actuelle, j'ai eu l'impression très nette de reprendre le problème à un stade antérieur de l'avènement du sens, et de réaccéder donc une responsabilité beaucoup plus large de l'état de ses lieux.

Le combat pour la signification du monde a changé de scène. Il n'est plus à la surface des tableaux, inca-

Drôle de nature



Le bandeau d'Arlequin, de Sylvie Bouchard.

pable d'être autre chose qu'une représentation, et donc une sorte de mensonge. Il fait rage, au contraire, en leur cœur même. Le taillage profond du contreplaqué, les collages de tissus et les accumulations de débris de bois bouleversent la notion de plan et attirent les antagonismes réels dans l'épaisseur des œuvres.

Le personnage qui, dans la production précédente, disait explicitement un autre possible, semble là n'avoir plus qu'une présence symbolique. À moins qu'au contraire, elle ne soit pas encore tout à fait advenue. Il reste étrangement à la surface des choses, comme s'il en était une émanation. Et je me prenais à rêver à la première forme, et peut-être au temps qu'il l'a juste précédée. Les bleus magnifiques s'ouvrent dans certaines toiles sur l'intérieur même d'une matière sans chaleur. Il y a étrangeté et absence totale de culture dans cette froideur. Et le texte de Laurence Cardinal chante à nouveau dans ma tête : « Être là, tout à coup/pour le tangible, pour marcher/A comprendre le départ »...

Avec « Le bandeau d'Arlequin », l'exposition de Sylvie Bouchard, à la Galerie Chantal Boulanger, aucun doute, nous sommes bien dans le monde de la culture. Ce qui ne veut pas dire que démêler en son sein les écheveaux du sens soit une tâche plus aisée que de comprendre les premiers balbutiements de l'avènement de ce dernier.

L'entreprise de Sylvie Bouchard se situe à ce point exact où l'œuvre, qui ne peut se bâtir que sur les fondements de la culture doit, dans l'instant même de sa naissance, en igno-

rer les moindres rudiments. L'œuvre le peut, elle est toujours à la fois cette reconnaissance et cette négation lorsqu'elle est véritable, mais le trouble du sens naît du regardeur, qui ne peut être, lui, à moins d'un effort indispensable et lucide, que du côté de la reconnaissance.

L'artiste ne peut que planter des balises pour signaler les dangers cachés sous la voie, que l'on croit saine et sans risques, de la culture. La référence qu'elle fait dans son titre à l'Arlequin du théâtre est l'une de celles-ci. Elle signale la réalité du jeu dans la réalité elle-même. Attention, la peinture est un monde de conventions scéniques nous dit l'Empereur de la Lune, qui le sait bien, lui qui deviendra le Pierrot lunaire éblouissant de blancheur sous les yeux éberlués des spectateurs.

Sylvie Bouchard travaille à l'articulation des mensonges qui tissent la réalité du paysage en peinture et celle, traditionnelle, du métier de cette peinture. Comment, aujourd'hui, traiter du paysage en peinture, et que cela ait encore un sens ? Comment utiliser les acquis de l'artisanat traditionnel sans que celui-ci ne recouvre la nouveauté essentielle du sens ? En choisissant la voie de l'aveu de ses mensonges l'artiste nous laisse la responsabilité de faire notre part, de prendre conscience que notre réalité n'est qu'une construction, et de nous mettre à la recherche du sens plutôt que de nous contenter de lire paresseusement ce qui n'en est qu'un leurre.

J'ai aimé, dans cette exposition, l'honnêteté du propos et le refus séren de la facilité des reniements. Sylvie Bouchard peint sur des panneaux de cèdre rouge, parce qu'ils sont traditionnels et légers. Elle les couvre de couches fines de couleur dont elle efface patiemment les traces de pinceau, jusqu'au moment où la couleur et la lumière ne sera plus refoulée sous la surface du tableau par le séchage de la peinture. Cette honnêteté n'a qu'un but : rendre possible et viable la continuité de la peinture, en particulier celle du pay-

sage, en avouant ses codes, qu'ils soient ceux de la culture du regard, ou ceux tout aussi puissants du métier traditionnel. Mais n'oubliez pas non plus qu'en avouant les codes de sa pratique, Sylvie Bouchard dévoile également ceux du paysage traditionnel, lui enlevant du même coup le pouvoir de son statut immérité de naturalité. C'est cette conscience qui nous permettra à nous, spectateurs, de faire un pas dans l'avenir d'une peinture qui n'a pas fini de dire ce qu'elle a à dire.

Ne manquez pas, à la Galerie Brenda Wallace, de faire l'expérience des œuvres de Ed Zelenak. J'emploie le terme d'expérience parce que le travail de cet artiste s'adresse autant au corps qu'à l'esprit du spectateur. Cela tient au fait que,

bien que les pièces soient murales, l'exposition fonctionne comme une véritable installation, exigeant du spectateur peut-être moins un parcours qu'une participation mentale et physique qui lui permette, en se situant, en trouvant sa place au cœur des œuvres, de faire de la diversité de celles-ci un véritable territoire, abstrait, mais unifié.

Si je parle d'abstraction c'est parce que le travail de Ed Zelenak, de son propre aveu, a beaucoup à voir avec l'activité de la cartographie. Celle-ci étant comprise comme le fait de donner une réalité à ce que nous voyons ou à ce dont nous nous souvenons du monde. Nous nous trouvons donc, là encore, à la charnière des phénomènes, des techniques et des codes de la représenta-

tion du paysage. Il s'agit toujours, dans les deux cas, de donner une forme à la terre.

La cartographie de Zelenak pourrait être qualifiée de primordiale puisque, dans les mots de l'artiste, sa démarche s'intéresse à la nature de l'eau considérée comme la matière de l'univers.

La matérialité de ses pièces est attachante, mêlant le côté presque instinctif du travail du métal aux traces de l'activité de la pensée. Son utilisation de symboles mythiques est pour lui le moyen de mettre sur un même plan le discours et l'intuition. Bien que je ne sois pas tout à fait d'accord avec l'équation qu'il semble faire entre l'intuition et la nature des choses. L'intuition pourrait n'être qu'une plus ancienne culture...

PHOTO LOUIS LUSSIER



L'ART D'OFFRIR À MEILLEURS PRIX !

BENEDIKT TASCHEN



COFFRET: VINCENT VAN GOGH

Notre prix: **64^{95\$}** Prix ord. 99,95\$



POSTERBOOK

• Dali • Henri Matisse • Vincent Van Gogh • Impressionnisme • Toulouse-Lautrec • Tamara de Lempicka • Surréalisme • Magritte • Monet • Klimt • Gauguin

Notre prix: **745\$** ch. Prix ord. 9,95\$ ch.



PEINTRES (Petits Formats)

• Giuseppe Arcimboldo • Pablo Picasso • Marc Chagall • Auguste Renoir • Salvador Dali • Toulouse-Lautrec • Paul Gauguin • Vincent Van Gogh • Roy Lichtenstein • Andy Warhol • Henri Matisse • Jérôme Bosch • M.C. Escher

Notre prix: **745\$** ch. Prix ord. 9,95\$ ch.



PEINTRES (Grands Formats)

• Gustav Klimt • Salvador Dali • POP ART • René Magritte • Claude Monet • L'Art contemporain

Notre prix: **1855\$** ch. Prix ord. 24,95\$ ch.

LIBRAIRIE  **PAPETERIE**

le Parchemin

CENTRE D'ESCOMPTE DU LIVRE

MEZZANINE, STATION DE MÉTRO BERRI-UQAM

Service courtois et professionnel **TÉL.: 845-5243**

Prix en vigueur jusqu'au 31 décembre 1991 ou selon disponibilité

**MONIQUE MONGEAU
GUY PELLERIN**

“deux”

jusqu'au 9 janvier

CENTRE SAIDYEBRONFMAN

Les centres communautaires juifs de Montréal : 5170 CHEMIN DE LA CÔTE STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC — 739-2301
Lun. au jeu. 9h à 21h vend. 9h à 15h30. Dimanche: 10h à 17h.

expo-atelier

CLAUDE THÉBERGE

présente ses œuvres récentes au
528 A, rue Cherrier, Montréal
(ruelle sud entre St-Hubert et Berri)

du vendredi 20 décembre au lundi 23 décembre
de 14h à 21h

L'exposition se poursuivra, sur rendez-vous seulement,
jusqu'au 5 janvier 1992.

Tél.: 281-0631

DONNEZ-MOI DES AILES

SOCIÉTÉ
POUR LES
ENFANTS
HANDICAPÉS
DU QUÉBEC

2300 ouest, boulevard René-Lévesque,
Montréal (Québec) H3H 2R5
Tél.: (514) 937-6171



CÉRAMIQUES

**BOLS POUR
CÉRÉMONIE
DE THÉ**

**KIMONOS
ET
GRAVURES
JAPONAISES**

GALERIE KÔ-ZEN

532 EST, RUE DULUTH
MONTRÉAL H2L 1A9 - 842-0342

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

**PAPIER
EN FÊTE**

*petits formats et
sculptures en papier
des artistes
de la galerie*

**Importante collection
d'estampes originales de
JEAN-PAUL RIOPELLE**

ouvert dimanche de 13h à 17h

ARTS VISUELS

L'essor des arts sur fond de révolution politique

Jocelyne Richer

de notre bureau de Québec

IL NE RESTE plus que deux semaines pour mieux connaître et apprécier un pan important de notre histoire artistique et politique, en allant fureter du côté du Musée du Québec où s'achève l'impressionnante exposition « La peinture au Québec, 1820-1850 : Nouveaux regards, nouvelles perspectives ».

Impressionnante à plus d'un titre, cette exposition étale au grand jour une période méconnue de l'art québécois, qui n'en était qu'à ses balbutiements. Le Musée du Québec a décidé de mettre le paquet en offrant au public cet événement qui constitue l'une des plus importantes rétrospectives d'art ancien canadien jamais présentées. Les quelque 200 œuvres réunies occupent trois salles du musée à elles seules.

Préparer l'événement a nécessité cinq ans de recherche et la collaboration de toute une équipe laborieuse qui avait pour tâche d'identifier les œuvres intéressantes, de les emprunter, au besoin, et de rédiger l'ambitieux catalogue d'accompagnement qui fait dans les 600 pages et compte pas moins de 500 illustrations.

L'exposition nous apprend que la production picturale québécoise a connu durant ces trois décennies un

essor sans précédent. En fait, cette époque marque en quelque sorte l'acte de naissance de la peinture québécoise, pratiquement inexistante auparavant.

On y a réuni plus de 200 œuvres réalisées par 70 artistes, dont Joseph Légaré, Antoine Plamondon, Théophile Hamel, Cornelius Krieghoff, et de nombreux peintres étrangers, puisque ces derniers étaient nombreux à venir s'installer au pays à ce moment.

Même si la production artistique de l'époque peut paraître, avec un regard de 1991, plutôt conventionnelle et copiée sur les maîtres européens, il demeure que le Québec vit alors une phase d'effervescence artistique et sociale qui lui permet dans une certaine mesure de rattraper le temps perdu.

Bon nombre des œuvres faisant partie de l'exposition, puisées dans une trentaine de musées et d'institutions à travers le Canada, sont exposées au public pour la première fois. Quant à lui, le Musée du Québec met en valeur 70 œuvres de sa collection permanente.

On y trouve une production très diversifiée, tant sur le plan des thèmes explorés que des techniques utilisées: portraits, tableaux d'inspiration religieuse, paysages, scènes de genre, natures mortes, tableaux d'histoire, parements d'autels, armoiries, etc. Bref, on trouve de tout



Vue du Québec, de John Richard Coke Smith.

PHOTO PATRICK ALTMAN



Autoportrait, de Théophile Hamel.

PHOTO JEAN-GUY KÉROUAC



Lost in the Wood, d'Antoine Plamondon.

PHOTO JEAN-GUY KÉROUAC

dans cette exposition qui témoigne de la richesse artistique de l'époque.

Richesse artistique, donc, et aussi richesse d'une époque fertile en événements lourds de sens au plan social et politique, avec en fond de scène la montée de la bourgeoisie, qui aime s'immortaliser sur la toile, et surtout la rébellion de 1837-38. La présence des troupes britanniques, parmi lesquelles on compte quelques aquarellistes amateurs, est aussi à souligner.

L'exposition, qui prend fin à Québec le cinq janvier, prendra la route

par la suite pour capter les regards des amateurs d'art du Musée des beaux-arts, à Ottawa, de janvier à mars, de la Vancouver Art Gallery, d'avril à juin, de l'Art Gallery of Nova Scotia, à Halifax, en août et septembre, pour finir son périple au Musée des beaux-arts de Montréal, en novembre et décembre 1992.

La conception et la réalisation de « La peinture au Québec, 1820-1850 : nouveaux regards, nouvelles perspectives » a été confiée à Mario Bédard, conservateur de l'art ancien au Musée du Québec, et à son adjoint, Paul Bourassa.

M comme dans Musée



Jean-Paul
RIOPELLE

26 novembre 1991 - 19 janvier 1992

Pavillon Jean-Noël Desmarais

130 œuvres et 50 années de création : le parcours inventif d'un grand artiste inspiré par la nature.

« Une peinture généreuse, débordante de vitalité, enracinée dans des espaces lumineux. » (Le Devoir)

« On connaît bien mal, Riopelle... Aussi est-ce avec ébahissement que l'on découvre les peintures sur bois des dernières années que bien des jeunes loups lui envieront. » (La Presse)

L'ARCHITECTURE DE
EDWARD & W.S. MAXWELL

13 décembre 1991 - 22 mars 1992

Pavillon Benaiah Gibb

Maquettes, dessins, croquis et photographies retracent l'histoire des frères Maxwell, ces architectes à qui l'on doit plusieurs édifices remarquables, dont le pavillon 1912 du Musée des beaux-arts de Montréal.

Et à ne pas manquer, les expositions organisées dans le Carrefour:

Points de vue Les grands courants de l'art moderne vus par les adolescents du Québec.

Pourquoi créer des œuvres d'art ? Pour tenter de découvrir les intentions de l'artiste au moment de la création d'une œuvre.

Un connaisseur à découvrir Une exposition qui se visite comme un jeu de société.

Spectre de couleurs La couleur dans l'art comme dans la vie de tous les jours.

Activités éducatives et culturelles

Visites commentées, présentées en collaboration avec l'Association des guides bénévoles :

jusqu'au 19 décembre 1991

Coup d'œil :
découverte du nouveau pavillon
en français, 13 h • en anglais, 11 h
les mardis, mercredis, jeudis

Jean-Paul Riopelle
en français, 11 h • en anglais, 13 h
les mardis, mercredis, jeudis

à compter du 8 janvier 1992

Coup d'œil :
découverte du nouveau pavillon
en français, 13 h • en anglais, 11 h
tous les mercredis

Jean-Paul Riopelle
en français, 11 h • en anglais, 13 h
tous les mercredis

L'Architecture de Edward & W.S. Maxwell
en français, 11 h • en anglais, 13 h
tous les mercredis

En complément, **Le mille carré du Musée**, un diaporama commenté présenté tous les mercredis au pavillon Benaiah Gibb : en français, 13 h • en anglais, 11 h

Accès libre avec le billet d'entrée au Musée

Dimanches-Eso : expositions-jeux, jeux-découvertes, jeux de piste, partagez ces trouvailles en famille !

Endroit : Carrefour.

Heures : 13 h, 14 h, 15 h, 16 h.

Accès libre avec le billet d'entrée ; laissez-passer distribués à l'Accueil.

Et encore... Visitez la Boutique et la Librairie du Musée et découvrez l'art de la tentation ! Pour une halte gourmande, le Café du Musée et le restaurant « Le Collectionneur » vous attendent.

Le Musée est ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h, le samedi jusqu'à 21 h.

Musée des beaux-arts de Montréal

Pavillon Benaiah Gibb

1379, rue Sherbrooke ouest

Pavillon Jean-Noël Desmarais

1380, rue Sherbrooke ouest

Accès : autobus 24 ou métro

Guy-Concordia

Information : (514) 285-2000

Devenez Amis du Musée et bénéficiez de l'entrée gratuite en tout temps.

CIJMS 128 **25** **100** **CIAD**

**Le tabagisme menace
votre santé**



CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture

Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

**Architecture potentielle:
Jeux de construction de la collection du CCA**

Jusqu'au 8 mars 1992

Cette deuxième exposition consacrée à la Collection de jeux et de jouets d'architecture du CCA montre comment l'on apprend à inventer des rapports entre la forme de bâtiments, l'espace et la structure et à mieux comprendre le monde qui nous entoure.

L'acquisition de la collection de jeux et de jouets d'architecture du CCA a été rendue possible grâce à l'appui généreux de Bell Canada.

Des séances de jeu Banque Nationale pour les enfants de 3 à 12 ans se tiennent au CCA les fins de semaine. Pour réserver, veuillez communiquer avec la billetterie au (514) 939-7026.

Les salles d'exposition et la Librairie du CCA sont ouvertes aux heures suivantes:
mercredi et vendredi, 11 h à 18 h
jeudi, 11 h à 20 h
samedi et dimanche, 11 h à 17 h

1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 2S6
Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement disponible.

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ
POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 21 DÉCEMBRE
LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIEL MF

PRÉSENTE À 22:00

- symphonie op. 12 no 4 en ré mineur (Boccherini)
- trio op. 11 (Beethoven)
- danses hongroises nos 1 à 15 (Brahms)
- extr. sonate pour violon et piano no 1 op. 13 (Fauré)
- Clair de lune et Fille aux cheveux de lin (Debussy)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concerto pour piano no 17 (Mozart)
- quatuor op. 76 no 3 Empereur (Haydn)
- concert RV 121-126-145-152-166 (Vivaldi)
- sinfonias nos 1-2-3 (Scarlatti)
- adagio en sol mineur (Albinoni)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL**

OUVERT SUR LA VILLE